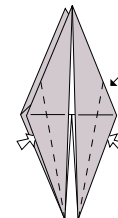




ANDRÉ HOLENSTEIN, MEMBRE DU COMITÉ DE L'ASSH

L'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) coordonne, encourage et représente la recherche en sciences humaines et sociales en Suisse. Avec quelque 30 000 chercheurs, elle forme l'un des plus grands réseaux scientifiques du pays. Elle regroupe 61 sociétés spécialisées et plus de 20 commissions et curatoriums. L'ASSH soutient sept entreprises qui exploitent d'importantes banques de données pour la recherche et l'enseignement. Dans des études et des rapports, l'ASSH offre une analyse et une réflexion sur la position des sciences humaines et sociales dans le système scientifique et dans la société et fait bénéficier le débat public de leurs savoirs sur des thèmes importants.

« L'ÉROS DE LA SCIENCE »



Auteure : Dr. Franca Siegfried

Avec son histoire de la migration en Suisse, l'historien André Holenstein fascine un large public. On y apprend ainsi que le savant universel Albert de Haller était déjà un travailleur migrant. Le professeur Holenstein évoque ses projets actuels et la passion avec laquelle il enseigne sa discipline.

ANDRÉ HOLENSTEIN siège au Comité de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) et délégué des Académies suisses des sciences. « Je vois l'ASSH comme un lieu de réflexion fondamentale sur les sciences humaines et sociales, réflexion à laquelle on accorde souvent trop peu de place dans le quotidien universitaire », relève-t-il. André Holenstein est depuis 2002 professeur ordinaire en histoire suisse ancienne et histoire régionale comparative à l'Université de Berne. Ses récentes publications ont rencontré un grand écho auprès d'un large public et des médias. Les thèmes abordés répondent en effet à l'air du temps, en 2014 avec « Au cœur de l'Europe » (publié en français en 2019) et en 2018 avec « Schweizer Migrationsgeschichte » (Histoire de la migration en Suisse. Non encore traduit).

« Nous ne sommes pas des prophètes. Sur la base d'observations faites au cours des siècles, nous pouvons néanmoins tirer des conclusions générales sur l'histoire de la migration en Suisse. La migration n'est pas une exception. Elle est normale et fait partie de l'histoire de l'humanité. Je me déplace souvent pour des exposés sur mon nouveau livre « Histoire de la migration en Suisse ». Le thème est actuel et intéresse les gens. C'est pourquoi je ne m'exprime pas seulement dans les hautes écoles, mais aussi dans les universités populaires ou devant des sociétés d'histoire. Je mets en avant des exemples réussis. Quelque 5 millions d'Italiens sont venus dans notre pays au cours des 140 dernières années. Tous ne sont pas restés, mais ils ont laissé des traces. Aujourd'hui, nous mangeons des pizzas, buvons des expressos et cultivons des tomates. Et la crainte de voir les Italiens « chiper » les femmes des Suisses s'est apaisée.

Quand la migration a-t-elle commencé ? Dans une présentation sur la Suisse à l'époque préhistorique, j'ai découvert une carte. Tout le territoire était alors recouvert de glace et personne n'y vivait. Mais dès que les glaciers se sont retirés, les premiers immigrants sont arrivés. Au XIXe siècle en revanche, des centaines de milliers de Suisses ont émigré en Amérique ou en Russie, afin d'y trouver une vie meilleure. Avant, l'émigration des Suisses était plutôt temporaire. Il y a eu les mercenaires qui, dès le XVe siècle, sont partis guerroyer contre rémunération ou les confiseurs grisons qui ont exporté leurs talents. Même le savant universel bernois Albert de Haller était un travailleur migrant. Il s'est expatrié pour rejoindre l'Université de Göttingen car la Suisse ne disposait pas encore de centres de recherches de haut niveau.

Albert de Haller effectuait des recherches expérimentales, par exemple en physiologie sur la base de la dissection de cadavres. Le savant était un véritable bourreau de travail. A côté de ses recherches, il rédigea pas moins de 9000 comptes rendus pour les *Göttingischen Gelehrten Anzei-*

gen, la première revue scientifique de langue allemande. Ces 9000 articles critiques font l'objet d'un autre projet de recherche. Ils sont tous numérisés et seront publiés sur notre plateforme de recherche. Nous voulons savoir comment la communication scientifique fonctionnait à l'époque et cherchons à regarder derrière les coulisses de la rédaction des comptes rendus, une activité qui a permis à de Haller de participer aux débuts de la communication scientifique moderne.

Au gymnase, j'ai rapidement su que je voulais étudier l'histoire. Comme tous les débutants, j'ai cru pendant mes quatre premiers semestres à l'université que plus l'histoire était proche de la période actuelle et plus elle était intéressante. Peter Blickle, mon futur directeur de thèse, ma montré que j'avais tort. Il m'a appris que ce n'était pas l'époque qui rendait l'histoire intéressante mais la problématique abordée. Il m'a aussi encouragé à poursuivre une carrière académique, une voie qui, on le sait, n'est pas dénuée de risques. Peter Blickle m'a aussi appris à quel point la passion pour une discipline était importante. Les étudiants ont beau avoir accès à des cours hautement didactiques s'appuyant sur l'e-learning et les présentations Powerpoint, l'essentiel pour eux est de sentir que leur professeur est passionné par sa discipline. Peter Blickle n'hésitait pas à parler de l'«éros scientifique». Donner des cours, développer des liens de cause à effet, effectuer des recherches, rédiger, tout cela est gratifiant et même excitant. »